



Lignes de force et traits de fuite d'un père fondateur

Eloi Ficquet, Benoit Hazard

► **To cite this version:**

Eloi Ficquet, Benoit Hazard. Lignes de force et traits de fuite d'un père fondateur. Cahiers d'études africaines, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2017. halshs-02114189

HAL Id: halshs-02114189

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02114189>

Submitted on 29 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eloi Ficquet & Benoit Hazard

Lignes de force et traits de fuite d'un père fondateur

J'ai pris la contre-allée

Je me suis emporté

Transporté

(Alain Bashung, « Aucun Express », 1998).

Un grand homme se définit par l'importance de ses œuvres, la force et la constance de ses engagements. En anglais, la notion anthropologique de « *big man* », conçue à partir des sociétés océaniques, s'est largement diffusée hors du périmètre anglophone pour renvoyer à la notion d'un chef de clan, point de référence et arbitre d'un réseau de relations sociales, contrôleur général d'un circuit de captation et de redistribution de ressources. Ce grand monsieur qu'était Georges Balandier relève assurément de l'un et l'autre de ces qualificatifs, sans se laisser enfermer néanmoins dans la stature d'un commandeur ou d'un chef de file, car l'homme était farouchement indépendant, revendiquant sa liberté avant toute chose. S'il fut un chercheur inventif, un entrepreneur scientifique efficace, un enseignant ayant dirigé de nombreux et excellents travaux, il n'était pas de ces penseurs voulant faire école et brider ses élèves et collaborateurs dans un cadre théorique et rhétorique. On ne parle pas de « balandiérisme », de théorie « balandiérienne » et, de toute évidence, on ne trouve pas la trace d'une « systémique Balandier » chez l'auteur du *Grand Système* (2001). Mais son œuvre est caractérisée par un champ sémantique, à la fois riche et évolutif, qui a permis à Balandier de commuter en objets de recherche une vaste série de questionnements et de tracer des lignes de pensée prolongées par diverses entreprises de recherche, notamment sur l'actualité des terrains africains.

Par son style fluide, insaisissable, au sens où il ne peut être capturé par un appareil théorique, Balandier a développé une pensée ouverte aux surgissements, à la dynamique perpétuelle des mondes sociaux, prête à toujours proposer de nouvelles catégories adaptées aux situations et à leurs reconfigurations. Tout comme il a porté une conception des sciences humaines qui empêche de capturer la trame sociale dans une trame narrative, Georges Balandier s'est attaché à l'étude de multiples objets tout en montrant qu'ils relèvent d'agencements historiques différents, à la fois révélateurs du système contemporain, d'une histoire du présent, et qui s'agencent aussi avec une histoire de la longue durée. D'où une certaine forme de péremption qui peut sembler atteindre aujourd'hui certaines propositions liées à une époque, à une histoire cristallisée dans un espace. Les « Brazzavilles noires » sont aujourd'hui plus encore densément traversées de mobilités, de connexions, de réseaux, nécessitant de déplacer le regard, de réviser les codes de sens. À la fin de sa vie, Balandier était fasciné par la manière dont les biotechnologies et les mondes numériques reconfiguraient les mondes sociaux. Lui-même n'était plus en capacité d'investiguer sur ces questions, mais il incitait vivement les générations actuelles à s'en inquiéter et à enquêter. Les espaces brouillés qui se forment aux frontières des mondes réel et virtuel, circulations de données numériques, sur des échelles de temps et d'espace inédites, défient les imaginaires anciens, tout en brassant ces imaginaires, créant des mobilisations surprenantes. À n'en point douter, l'actualité politique africaine — et en particulier l'intrusion des procédures du vote électronique dans les élections kenyanes — aurait amené G. Balandier à s'interroger autant sur l'inépuisable complexité des systèmes politiques africains, que sur leur capacité à convoluer dans la sur-modernité.

L'Afrique demeure le lieu d'un questionnement des sciences sociales, non pas dans sa spécificité, mais dans sa capacité de réfraction.

Un an après le décès de Georges Balandier, le 5 octobre 2016, les *Cahiers d'Études africaines* rendent hommage à un fondateur et un continuel inspirateur, sans se départir de la distanciation critique (et amusée) dont il faisait preuve à l'égard de lui-même et des conditions d'exercice de l'activité scientifique. C'est ainsi la quête d'un caractère insaisissable, d'une présence absente, d'une dimension cachée de la revue, qui a animé la construction de ce numéro. Plutôt qu'une notice nécrologique faisant la synthèse convenue d'un parcours scientifique et intellectuel, les *Cahiers* doivent s'interroger sur les idées qui ont concouru à leur création, entretenu leur parution, stimulé des orientations nouvelles. Dans l'éditorial intitulé « Histoire d'ours » (numéro 225, vol. 1 de 2017), nous interrogeons, tout en la réparant, la disparition de Georges Balandier de la liste des membres fondateurs de la revue. Cette interrogation est en partie corroborée par le constat de l'absence de contribution forte signée dans la revue par ce père bâtisseur, alors même que nombre de questions traitées s'inscrivent dans le spectre de ses travaux. Dans la trajectoire de Georges Balandier, les *Cahiers d'Études africaines* furent probablement conçus davantage comme un lieu de publication des travaux discutés dans son séminaire de sociologie politique de l'Afrique à la VI^e section de l'EPHE et des recherches impulsées dans le cadre du Centre d'études africaines, que comme un espace consacré à la publication de travaux théoriques et de synthèse. En tout et pour tout, Georges Balandier n'a publié que cinq contributions (dont un éditorial) dans les *Cahiers d'Études africaines*, alors même que la plupart de ses articles, et non des moindres, notamment « La situation coloniale » (Balandier 1951), furent publiés dans l'autre revue qu'il dirigeait, les *Cahiers internationaux de sociologie*.

Quand les dynamiques s'immiscent dans les structures

Suite à un court texte introductif de Fernand Braudel qui salue une entreprise pluridisciplinaire animée par « l'enthousiasme, [le] besoin de connaître, de comprendre et d'aimer », Georges Balandier) signe en 1960 l'article inaugural des *Cahiers d'Études africaines* intitulé « Structures sociales traditionnelles et changements économiques », qui se présente comme un texte de synthèse sur le thème du changement social issu des « enseignements de Sociologie de l'Afrique Noire [consacrés] durant deux années universitaires, à l'examen des systèmes politiques et de leurs transformations » (Balandier 1960a : 1). Dans cet essai programmatique d'anthropologie dynamique de l'actuel, il invite à appréhender le changement social en se saisissant des articulations entre sociétés « traditionnelles » et « économies modernes ». Pour aller dans cette direction, il s'appuie sur un système de références qui mobilise la littérature anglo-saxonne, en particulier des travaux de Max Gluckman (1940) et de Victor Turner (1957) dont il retire un enseignement : ces travaux « nous éclairent » sur les structures et les organisations antérieures (à la colonisation) et, ce faisant, permettent d'appréhender la complexité des rapports que des « sociétés traditionnelles » entretiennent avec des champs de force économiques englobants, en identifiant les *topoi* où ces rapports s'incarnent, sinon se cristallisent. Les « crises », les « drames sociaux », les « conflits », autant que les « épreuves » des sociétés ba-kongo soumises à l'ordre économique et politique colonial, fournissent autant de « situations de contact » qui révèlent des agencements sociaux et des enchevêtrements historiques. *Ipsa facto*, l'auteur situe le projet de l'anthropologie dynamique dans cette capacité à analyser la « complexité multiple », non plus seulement des « situations coloniales », décrites dans ses *Brazzavilles noires*, mais aussi et plus largement des « situations de dépendance » de sociétés accédant aux Indépendances et que la matrice du contact colonial avait produites. À cet égard,

il n'est pas vain de rappeler la participation de Roger Bastide dans le premier comité de direction des *Cahiers*. Alors que Georges Balandier essaye d'appréhender l'Afrique en mouvement, de décrire et de décomposer les situations de « contacts culturels » sous l'angle des effets sociaux de la domination coloniale, Roger Bastide décrit la manière dont ces contacts en Amérique noire informent sur le système et la possibilité de le subvertir.

En outre, cette réappropriation du sens anglo-saxon de la structure sociale n'est pas mineure si nous la resituons dans un débat, qui jamais ne fut frontal, avec Claude Lévi-Strauss. Pour G. Balandier, l'anthropologie dynamique devait se placer résolument sous le signe de l'hétérogénéité, et ce afin, écrit-il (en s'adressant sans le nommer à Claude Lévi-Strauss), « de corriger la représentation simplifiée de structures sociales considérées trop souvent sous l'angle de la "pureté" ou de la "primitivité" » (Balandier 1960a : 3). Quelques années plus tôt, Claude Lévi-Strauss (1956 : 178) ne disait d'ailleurs pas autre chose dans sa recension de « Sociologie des Brazzavilles noires de Georges Balandier », lorsqu'il notait que cet « ethnologue de formation classique » se consacrait « au phénomène transitoire, impur, mais vivant et présent : une société mélangée, où des traditions et des aspirations hétérogènes se heurtent, s'annihilent parfois, mais plus souvent engendrent par leur fusion des réalités nouvelles ». Mais convaincu de la disparition programmée de la discipline et des sociétés qu'elle étudiait, et tout en reconnaissant la nouveauté et l'originalité de son travail, Claude Lévi-Strauss n'en était pas moins convaincu que ces recherches restaient l'œuvre d'un sociologue ouvert à l'ethnologie. Il écrit :

Ce n'est pas un des moindres mérites de l'œuvre de Balandier que de nous contraindre à un renversement de perspective : l'ethnologue classique étudiait des sociétés figées grâce auxquelles il espérait éclairer nos lointaines origines ; Balandier observe des sociétés bouleversées, mais qui nous renseignent sur les transformations analogues qui se sont produites à une époque toute récente, dans la nôtre (*ibid.*).

Sans entrer dans le débat sur les fondements de la notion de « structure sociale » chez l'un et l'autre de ces auteurs, Claude Lévi-Strauss réduisait le projet d'une anthropologie dynamique faite par un sociologue talentueux à une anthropologie comparée de nos propres sociétés. À l'inverse, Georges Balandier (1960a : 4) était convaincu « qu'une sociologie actuelle et préoccupée de dynamique sociale achemine, lorsqu'elle considère les sociétés traditionnelles en mouvement, vers une ethnologie mieux armée ». L'un des enjeux de ce texte était donc bien de définir le projet d'une anthropologie dynamique de l'actuel, de son articulation avec la sociologie. Et bien qu'il mobilise les paradigmes de l'époque lorsqu'il appréhende le changement à partir du couple dichotomique entre « sociétés traditionnelles », et « économies modernes », ce qui présuppose d'en avoir une vision sinon épurée, tout au moins systémique, son approche incite à questionner les frontières de la tradition et le « contexte de fabrication de la tradition » (Bouju 1995 : 95-117).

Sans achopper sur ce point, il suggère, selon une dialectique plus complexe, que la structuration et l'organisation des sociétés africaines reposent, d'un côté sur les principes contradictoires de la parenté et de l'alliance, et de l'autre côté, du fait de l'économie de marché, sur la différenciation et la compétition. Pour illustrer ce point, G. Balandier se livre à une analyse de l'institution du *malaki*, un système d'échange de biens, comparable en bien des points au potlatch. Observé chez les Ba-kongo, société matrilineaire au pouvoir faiblement centralisé, décrite dans ses *Brazzavilles noires*, ce système d'échange lui permet de mobiliser un classique de l'ethnologie, et de mener une véritable démonstration de la manière dont les structures sociales se transforment. L'originalité de son approche réside dans le fait qu'il réexamine les relations entre structures sociales et institutions à partir de leurs substrats matériels, c'est-à-dire l'accumulation et la circulation des biens. Georges Balandier décrit en effet l'institution de la *malaki* comme une forme traditionnelle d'« épargne » tenue par les

chefs de lignage : l'accumulation des biens et leurs redistributions sous une forme collective et ostentatoire visait, selon le schéma inspiré de Franz Boas, moins l'accumulation des biens pour eux-mêmes qu'un « investissement sociologique » (Balandier 1960a : 11) œuvrant au renforcement des lignages et de leurs alliances, par la constitution de clientèles formant l'assise du pouvoir. Mais Balandier n'en reste pas à cette description statique de la *malaki*, et il suggère que les changements affectant à la fois la capitalisation des richesses — entendons le type de biens accumulés —, l'usage des biens épargnés et les valeurs, ouvrent à une compréhension dynamique de cette institution autant qu'à une reconfiguration des structures sociales ba-kongo. Ainsi, l'apparition d'une contribution monétaire (*fundu*) dans un contexte d'inflation des échanges, transforme le jeu de l'échange en un « pari spéculatif ». La puissance économique que les individus, parfois d'anciens esclaves, retirent de cette plasticité de l'institution, est alors convertie, dans une forme d'inertie des valeurs, en pouvoir de type traditionnel, alors même que la structure sociale (l'ordre lignager ba-kongo) s'en trouve bouleversée.

Au regard de cette conclusion, on comprend mieux le sens de l'article « Économie, puissance et société parmi les anciens Duala », le dernier texte paru dans les *Cahiers d'Études africaines* (Balandier 1975). Construit comme une longue note de lecture faisant un état de l'art sur une question, cet article, probablement emprunt de la thèse de M. Bekombo-Priso, se présente comme une ethnographie très classique dans laquelle G. Balandier dresse un aperçu historique des institutions sociales duala. Là encore, il met en évidence le jeu dialectique et contradictoire d'une organisation sociale segmentaire et d'un « système d'ordre ou d'états », engendré, d'abord, par une position d'intermédiation des Duala entre l'*hinterland* et le monde extérieur dans le commerce de la traite, puis par la multiplication des échanges avec les commerçants européens. Mais en dépit d'une facture très classique, G. Balandier montre, avec une certaine force, comment les valeurs attribuées au commerce des biens, en particulier l'inclusion d'un système d'échange de l'igname dans des logiques marchandes, s'est traduit par un renforcement de l'ancienne société duala, et a en définitive produit une dynamique interne sur laquelle se construisent les ressorts de l'adaptation à la colonisation. Comme dans le cas de la *malaki*, c'est donc le regard porté sur les biens accumulés, sur les formes de capitalisations et sur les valeurs sous-jacentes à ces formes, qui permet à Georges Balandier de comprendre la dynamique des institutions sociales, et en retour, leurs effets sur les structures sociales.

Les « relations de dépendance » entre *Annales* et études africaines

Le numéro 35 des *Cahiers d'études Africaines* (1969) dédié aux « relations de dépendance personnelle en Afrique noire » se présente comme une synthèse de travaux en cours. La problématisation de ce thème prolonge l'analyse initiée en 1960 dans « Structures sociales traditionnelles et changements économiques », et lance un nouveau programme de travail durablement investi par plusieurs des élèves de Balandier. Le numéro fait en effet une large place aux étudiants de son séminaire qui constituent la force de travail du Centre d'études africaines et du Laboratoire de sociologie et de géographie de l'Afrique¹. Les comptes rendus de ce séminaire (1962-1966) témoignent que les articles publiés émanent directement de celui-ci, notamment les travaux de lecture et de synthèse, principalement de littérature anglo-

¹ Ce numéro comprend une introduction collective de Roger Botte, Francine Dreyfus, Marc Le Pape & Claudine Vidal, et une série d'études de cas signées de noms aussi connus que Jacques Maquet, Pierre-Philippe Rey, Alfred Adler, Marc Augé, Claude-Hélène Perrot et Donald Cruise O'Brien.

saxonne², que Georges Balandier avait fait faire à ses étudiants³. Ce travail systématique de synthèse et de réappropriation critique des recherches conduites en Afrique orientale deviendra un paradigme central des recherches par la suite lancées en Afrique de l'Ouest.

Pilote de cette opération de translation, Georges Balandier livre dans ce numéro 35 sa seconde contribution significative dans les *Cahiers* après celle de 1960. Bien que le thème des relations de dépendance personnelle illustre fort à propos ses positions dans le débat engagé avec le structuralisme sur les dynamiques de la structure sociale, l'originalité de la démarche tient aussi à l'inscription de l'Afrique en tant qu'aire culturelle dans le projet comparatiste de l'école des *Annales*. En effet, Georges Balandier situe son objet dans une perspective synchronique et diachronique. Il convoque d'autres aires culturelles (notamment la Méditerranée) ainsi que Marc Bloch, figure tutélaire de l'école des *Annales*. L'intitulé du numéro des *Cahiers* est un écho à celui du premier tome de *La société féodale* (Bloch 1939) qui portait sur « La formation des liens de dépendance ». Dans cette perspective d'anthropologie historique et comparée, les relations de dépendance connectent l'Afrique au reste du monde, et posent les études africaines au croisement d'autres traditions intellectuelles, disciplinaires (les médiévistes, par exemple) et théoriques comme les débats qui animent les cercles marxistes de l'époque sur les « sociétés précapitalistes », et plus tard sur le « mode de production asiatique ». Dans ce dessein, Georges Balandier inscrit pleinement les études africaines dans le projet scientifique de Fernand Braudel.

Et il n'est pas inutile de rappeler que ce regard sur l'Afrique branché sur des savoirs de l'ailleurs opère un travail de décloisonnement continuellement à l'œuvre dans la ligne éditoriale des *Cahiers d'Études africaines*.

Georges Balandier rompt avec l'évidence selon laquelle les « modalités du rapport inégalitaire » dans les sociétés africaines reposent sur des systèmes politiques verticaux, d'ordre et de caste. Par son analyse fine de la manière dont les relations de dépendance personnelle se manifestent en Afrique, il montre que les systèmes politiques anciens fondés sur les rapports de la parenté sont traversés de réseaux instaurés par les formations sociales. Cette question d'anthropologue politiste s'inscrit, rappelons-le, dans le contexte des États africains devenus indépendants et des débats autour de la modernisation de l'État. Au début des années 1960, ces débats sont largement informés par les travaux de D. Apter, politiste et sociologue américain qui, dans *The Politics of Modernization* (Apter 1965), soutient que la modernisation de l'État en Afrique repose sur celle du système politique, c'est-à-dire la conjugaison de la tradition, de l'idéologie, de la stratification et des partis politiques. À la différence de ce dernier, Georges Balandier est convaincu que le politique africain est occulté par les appareils idéologiques et les institutions de la colonisation et qu'il convient de s'attacher aux reprises d'initiatives des sociétés dans le cadre de la formation de l'État « moderne ». Dans cette perspective, l'étude des relations de dépendance personnelle lui permet de s'insinuer dans la machine à produire de la verticalité et de mettre en mouvement ce que l'on nommerait aujourd'hui une anthropologie de la relation. Par un « aspect d'actualité », ou une « figure » des relations de dépendance personnelle, selon un sémantisme qui lui est propre, Georges Balandier réintroduit « les relations de clientèles », ou « le jeu des clientèles », dans la thèse de la modernisation des systèmes politiques. Ce faisant, il pose cette figure comme un objet à partir duquel saisir les reprises d'initiatives, celles-ci incluant les

² Outre l'étude des travaux de langue anglaise sur les sociétés monarchiques des Grands Lacs, les comptes rendus de séminaires de Georges Balandier attestent que l'ouvrage de J. MAQUET (1954), *Le système des relations sociales dans le Ruanda ancien*, avait été largement étudié et commenté dès les années 1963 et 1964.

³ Voir « Sociologie de l'Afrique Noire ». Séminaire de Georges Balandier. Comptes rendus des années 1962/1963 à 1965/1966 (BALANDIER s. d.).

inerties des sociétés africaines dans un processus de formation de l'État. Mais l'intention est sans doute moins de comprendre, dans une « anthropologie du dehors » le politique à travers la question de l'État, que la manière dont se pense le politique dans une « anthropologie du dedans ». Ainsi les « rapports de clientèles » révèlent comment les réseaux recourent « les frontières tracées par les statuts sociaux, par les agencements de rangs, par la hiérarchie des groupes statutaires, des castes et des ordres ».

Sans plus décortiquer un texte que le lecteur pourra relire, il nous semble important d'indiquer que certaines idées, sous-jacentes à ce numéro thématique, eurent une postérité autant dans la construction d'une anthropologie *dynamique* et *critique*, que dans les études africaines, où plusieurs de ses étudiants poursuivirent le travail. En soulignant que les relations de clientèles dans les stratégies politiques peuvent participer d'une voie de la reproduction, du conservatisme des ordres politiques anciens dans la formation des États modernes, il suggère, parmi d'autres, un chantier de recherche à investir sur l'historicité du politique et de l'État en Afrique. Bien que cette perspective ne soit pas clairement énoncée, elle s'accompagne en filigrane de lignes méthodologiques lorsqu'il souligne que les réseaux, les positions négociées dans le jeu des relations interpersonnelles, peuvent être vus comme des composantes dynamiques des transformations de structures et des statuts⁴. Or cette approche internaliste, parfois qualifiée de « situationnelle » et « positionnelle », a constitué, au moment où fleurissent les approches holistes de la dépendance, un véritable décentrement dans la manière de lire des phénomènes aussi importants que l'esclavage, les élections, les messianismes religieux, ou encore le mythe des solidarités africaines. Curieusement, cette découverte de la manière dont les sociétés traditionnelles produisent en leur sein des rapports inégalitaires correspond aussi au moment où Georges Balandier va « s'éloigner de l'Afrique », comme si le moment de la distanciation avait pris le pas sur l'engagement qui l'avait mené à forger « la situation coloniale ».

Ce retour sur les contributions épisodiques de Georges Balandier aux *Cahiers d'Études africaines* ne fournit pas un éclairage suffisant pour comprendre la place de la revue dans son dispositif de recherche. On mesure notamment leur importance programmatique, traçant les lignes de questionnements qui seront approfondis par ses élèves. Sans tirer de conclusions trop hâtives, les *Cahiers d'Études africaines* fonctionnaient à leurs débuts comme une chambre d'écho des travaux menés par un groupe de chercheurs dont la visée était de construire une vision alternative à l'africanisme de Marcel Griaule⁵. Développant ses recherches à travers sa direction d'études à la VI^e section de l'EPHE, Georges Balandier impliqua ses étudiants dans la publication des *Cahiers*. À travers ses articles de synthèse, il s'attachait à ré-inscrire les travaux de ses étudiants dans le cadre de ses réflexions et de ses débats avec le milieu académique. Dans cette perspective, le texte publié en 1960 traduit une volonté d'émanciper les études africaines du structuralisme lévi-straussien, en posant le substrat matériel, entendons la circulation des biens et des valeurs qui leur sont attribués, comme le support de l'analyse dynamique des structures sociales. Quelques années plus tard, l'étude des relations de dépendance personnelles inscrit les études africaines, et les *Cahiers*, dans le projet des *Annales*.

⁴ « Le réseau des rapports de clientèle apparaît comme recoupant les frontières tracées par les statuts sociaux, par les agencements de rangs, par la hiérarchie des groupes statutaires, des castes et des ordres » (BALANDIER 1969 : 347).

⁵ À partir de 1958, ce groupe de recherche s'identifie sous l'intitulé du Centre d'études africaines. Le centre est reconnu statutairement au sein de l'EPHE, mais comme une composante parmi d'autres des études africaines.

Dynamiques du florilège

Ce dossier n'a sans doute pas été composé avec suffisamment de recul pour restituer toutes les dynamiques générées à partir d'une œuvre si puissamment motrice, mais il combine différentes démarches s'inscrivant dans les pas de G. Balandier, ou observant sa trace. Une grande partie des textes publiés ici ont été préparés à l'occasion du colloque « Balandier et la reconfiguration des sciences sociales » qui s'est tenu les 2 et 3 février 2012 au musée du quai Branly du vivant de Balandier, en sa présence, dans la salle de cinéma (plutôt que dans le théâtre Lévi-Strauss), à l'instigation du Centre d'études africaines qui, peu après, allait devenir l'un des pôles de l'Institut des mondes africains, s'alliant à d'autres équipes et traditions des études africaines. Avec l'accord des organisateurs (Fabienne Samson, Jean-Paul Colleyn, Julien Bonhomme), les auteurs ont accepté de revoir leurs articles pour s'associer au présent volume⁶. Il nous faut néanmoins mentionner que plusieurs contributions, ayant fait l'objet de publications individuelles, ont connu d'autres destinées. L'importante étude d'André Mary (2017) sur la dimension autobiographique qui constitue un trait saillant de l'œuvre de Georges Balandier a été publiée récemment dans *L'Homme*, ainsi qu'un témoignage personnel donné par Emmanuel Terray (2017) sur la relation tolérante et exigeante établie entre un maître et ses élèves. Lui aussi élève et commentateur indéfectible des travaux de Georges Balandier, Jean Copans reprend ici les lignes de force de la bibliographie intellectuelle d'un « Anthropologue en première ligne » publiée en 2014. Sous un autre angle, Jean-Pierre Dozon souligne ce paradoxe que toute une génération d'anthropologues (et non des moindres) a reposé sur les enseignements et les intuitions d'un patron qui se revendiquait d'abord comme sociologue. À travers les souvenirs de Georges Balandier à la tête des *Cahiers internationaux de sociologie*, il expose les visages d'un homme qui apparaissait « pleinement chez lui » dans cette revue, œuvrant en fidélité à la conception éclectique de la sociologie promue par Georges Gurvitch, qui avait été l'acteur central de la reconstruction de la discipline dans l'Après-guerre. D'une certaine manière, Catherine Coquery-Vidrovitch enfonce le clou de l'indiscipline, voire du « dandysme disciplinaire », qui caractérise le parcours de Georges Balandier lorsqu'elle rappelle l'importance des propositions développées dans *Anthropologie politique* (Balandier 1969) pour encourager l'écriture de l'histoire africaine à investir de nouveaux terrains d'enquêtes. Attentif aux contradictions, aux désordres, aux conflits dont procède l'histoire de toute société, G. Balandier avait été le passeur en France des propositions expérimentées en Afrique australe par le courant de l'anthropologie britannique centré sur l'Université de Manchester. Michel Agier revient sur les convergences entre les courants critiques des deux côtés de la Manche qui ont participé de la genèse de la notion de « situation coloniale » et dont nous savons que la publication en 1951 offrira aux sciences sociales de l'après décolonisation de nouveaux objets et nouvelles méthodes d'enquête pour décrire les complexités émergentes des mondes contemporains. Les espoirs et les inquiétudes suscités par les mondes en changement trouvent à se transcrire en actions, en capacité d'agir, en transitant par le domaine du sacré. Serge Mboukou rappelle l'importance du renversement de perspective qui consistait à observer les messianismes d'Afrique centrale comme révélateurs de « reprises d'initiative » de la part de sociétés se libérant des dispositifs violents de domination qui leur étaient imposés. Sous des angles d'observation différents, Julien Bonhomme et Damien Mottier proposent des retours historiographiques et ethnographiques sur les terrains religieux ayant inspiré à Georges Balandier des propositions qui demeurent un socle important de ce domaine d'étude. C'est ainsi que Fabienne Samson montre la manière dont elle s'est saisie des outils

⁶ La contribution de Benoit Hazard au colloque reprenait à nouveaux frais l'article publié dans le numéro cinquantenaire des *Cahiers*.

analytiques et conceptuels issus des travaux de Georges Balandier pour étudier les mutations de l'islam confrérique, bien que l'islam restât hors du champ d'observation de la sociologie politique de l'Afrique. De même, Joël Noret souligne que la mort et les pratiques funéraires n'ont que peu été envisagées par Georges Balandier mais se prêtent bien à une application de ses propositions.

Outre ces témoignages de dettes intellectuelles adressés à Georges Balandier à l'occasion de cette rencontre, d'autres textes ont été sollicités pour compléter ce numéro. Junzo Kawada, qui a préparé son doctorat sur les royaumes méridionaux moose sous la direction de Georges Balandier, a été l'un des grands transmetteurs de la pensée anthropologique française au Japon. Il restitue de façon très personnelle l'état d'esprit et l'atmosphère d'une époque où, dans le champ de l'anthropologie, dominaient les trois figures de Balandier, Lévi-Strauss et Condominas. Jessica Elbez, quant à elle, n'a pas directement connu Georges Balandier, appartenant à une jeune génération qu'elle qualifie de « l'après Tchernobyl ». À travers un travail de relecture, elle opère une mise à jour, montrant les usages de l'œuvre de Georges Balandier qui peuvent être mobilisés par une nouvelle génération de chercheurs. Enfin, dans cet ensemble de textes, le texte de Benoit de L'Estoile se distingue tant par son format hors norme que par l'originalité des matériaux qu'il produit. Issu d'un chapitre de son mémoire d'habilitation à diriger des recherches⁷, ce texte est le résultat d'une enquête approfondie d'histoire des sciences montrant comment le projet colonial, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, cherche à se relancer en mobilisant l'expertise scientifique pour évaluer les actions de développement et en améliorer la mise en œuvre. En décrivant les conditions politiques qui orientent la professionnalisation de la recherche anthropologique entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et la veille des Indépendances africaines, ce travail inscrit la trajectoire du jeune Georges Balandier dans ses rapports à l'institution coloniale et montre comment une ambition intellectuelle s'est construite dans ce rapport. En revenant sur ses premiers terrains d'enquête, il rend compte de l'inventivité d'une sociologie capable d'applications pratiques, de réponse aux enjeux du présent.

Ce numéro florilège intitulé « Terrains et fugues de Georges Balandier » se situe à la croisée de lignes de force formant des socles et de lignes de fuite dessinant des perspectives. Sans pouvoir éviter quelques redites sur les thèmes les plus importants et récurrents, les questions, souvenirs et réflexions livrés dans ces pages reflètent une partie de ce que fut, ou ce que représenta Georges Balandier pour chacun d'entre nous, convaincus que cet homme de science et de lettres épris de liberté et du plaisir de transmettre, préférerait la vivacité du débat aux hommages fondés sur le seul témoignage de fidélité. Même si la figure de style de l'hommage imprègne chaque texte de cette livraison toute particulière des *Cahiers d'Études africaines*, le lecteur y trouvera aussi des éléments de mémoire rapportant des facettes méconnues autant que des travaux plus distanciés relevant de l'histoire des sciences. L'œuvre de Georges Balandier commence en effet à s'inscrire dans une histoire des idées, comme celle de l'anthropologie des mondes contemporains, cependant que, revisitée, elle s'actualise sur certains terrains, certaines disciplines. Toute la diversité mise au travail pour aboutir à ce numéro n'est qu'un premier pas pour tenter de comprendre ce qu'il nous faudra retenir de l'homme, de son travail, de ses engagements et de sa postérité. La réception de ce numéro par les lecteurs des *Cahiers d'Études africaines* en est à présent l'une des étapes.

Centre d'études en sciences sociales du religieux (CéSor),
EHESS, Paris ;
Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain
(IIAC), CNRS, Paris.

⁷ « Mondes en interaction. Pratiques politiques, relations personnelles, descriptions savantes », sous la direction de Jean-Louis Briquet, Université Paris 1, Juin 2012.

BIBLIOGRAPHIE

- APTER D., 1965, *The Politics of Modernization*, Chicago-London, University of Chicago Press.
- BALANDIER G., (s. d.), « Sociologie de l'Afrique noire : séminaire de M. G. Balandier : comptes-rendus des années 1966/1967 à 1969/1970 », École pratique des hautes études, Paris, section Sciences économiques et sociales, Éditions Centre d'études africaines, pagination multiple.
- 1951, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, XI : 44-79.
- 1953, « Messianismes et nationalismes en Afrique noire », *Cahiers internationaux de sociologie*, XIV : 41-65.
- 1960a, « Structures sociales traditionnelles et changements économiques », *Cahiers d'Études africaines*, 1 (1) : 1-14.
- 1960b, « Sociologie politique de l'Afrique noire », *Cahiers d'Études africaines*, 1 (1) : 71.
- 1969, « Les relations de dépendance personnelle : Présentation du thème », *Cahiers d'Études africaines*, IX (3), 35 : 345-349.
- 1975, « Économie, société et pouvoir chez les Duala anciens », *Cahiers d'Études africaines*, XV (3), 59 : 361-380.
- BLOCH M., 1939, *La société féodale, t. 1, La formation des liens de dépendance*, Paris, Albin Michel.
- BOUJOU J., 1995, « Tradition et identité. La tradition dogon entre traditionalisme rural et néo-traditionalisme urbain », *Enquête*, 2, <<https://enquete.revues.org/313>>.
- COPANS J., 2014, *Georges Balandier, un anthropologue en première ligne*, Paris, PUF.
- GAILLARD G., 1988, « Images d'une génération. Éléments pour servir à la constitution d'une histoire de l'anthropologie française de ces trente dernières années : l'école marxiste », Thèse de doctorat sous la direction de Georges Balandier, Paris, EHESS.
- GLUCKMAN M., 1940, « Analysis of a Social Situation in Modern Zululand », *Bantu Studies*, 14 (1) : 1-30. Réédité en 1942 dans *African Studies*, 1 : 243-260
- LEVI-STRAUSS, C., 1956, « Compte rendu : Balandier (Georges) - *Sociologie des Brazzavilles noires* », *Revue française de science politique*, 6 (1) : 177-179, <<http://enquete.revues.org/313>>.
- MAQUET J., 1954, *Le système des relations sociales dans le Ruanda ancien*, Tervuren, Annales du Musée Royal du Congo Belge.
- MERLE I., 2013, « "La situation coloniale" chez Georges Balandier. Relecture historique », *Monde(s)*, 2 (4) : 211-232, <<http://www.cairn.info/revue-mondes1-2013-2-page-211.htm>>.
- MARY A., 2017, « Ethnographie de soi sous le "zéro équatorial". Le chantier autobiographique de Georges Balandier », *L'Homme*, 225 : 11-40.
- SAUTTER G. & BALANDIER G., 1963, « Mission M. Cartry-G. Remy en Haute-Volta (1962) », *Cahiers d'Études africaines*, III (3), 11 : 435-442.
- TERRAY E., 2017, « Georges Balandier (1920-2016) », *L'Homme*, 225 : 5-10.
- TURNER V., 1957, *Schism and Continuity in an African Society : A Study of Ndembu Village Life*, Oxford, Berg Publishers.